

La pêche chez les Amérindiens Wayana de Guyane

Stéphanie M. CARRIÈRE,
Hélène PAGEZY†,
Michel JÉGU

Sur les 1 500 Indiens Wayana de langue karib, près de 800 vivent en Guyane, dans des villages dispersés le long du fleuve Maroni (Alitani), entre Maripasoula et Pilima. Ces peuples typiquement forestiers ont toujours un mode de vie en lien avec l'exploitation de la forêt et du fleuve, et ce malgré nombre de changements. En effet, les Wayana ont acquis la nationalité française relativement récemment et peuvent ainsi bénéficier des aides sociales. Dans un contexte de très fort chômage, ces aides leur permettent de chercher du travail plus facilement en se déplaçant tout en subvenant aux besoins de leur famille. Malgré quelques évolutions, les populations Wayana ont conservé nombre de leurs pratiques ancestrales. Les Wayana pratiquent l'agriculture sur brûlis pour cultiver le manioc, aliment de base. Ils se livrent à la cueillette, la chasse et surtout la pêche, qui leur permet de se nourrir et surtout de rapporter un revenu parfois important. Le chamanisme est toujours ancré dans cette société, qui observe encore aujourd'hui des rituels d'initiation.

Dans cette région, le milieu naturel est très riche et diversifié. La forêt est parcourue par un réseau hydrographique très dense, autour duquel sont établis les villages wayana. Cette omniprésence du fleuve et de l'eau implique un lien constant entre les Wayana et leurs ressources ichtyologiques. La diversité de la faune aquatique, près de 500 espèces de poissons d'eau douce et d'eau saumâtre, dont près de 240 dans le bassin versant du Maroni, est exceptionnelle et elle compte de plus un fort taux d'endémisme. Cette diversité d'espèces est à relier à l'histoire géologique de la région et à la diversité des biotopes qui changent au gré des saisons : sous-bois inondés, criques, rivières, rapides ou sauts, vasques, biefs, criques d'eau courante, marais, embouchures, zones d'eaux profondes, herbiers, fosses, berges, sources et bancs de sable. D'autres biotopes caractérisent les zones d'échanges entre la rivière et la mer, où certaines espèces animales effectuent l'une ou l'autre des parties de leur cycle biologique. Lorsque l'on conjugue la diversité de la faune, de sa biologie et de son éthologie à la diversité des biotopes, il est aisé d'imaginer que les Wayana, spécialisés dans la pêche, ont au fil des siècles développé un savoir empirique hors du commun. Au gré des saisons, des contraintes économiques et écologiques et des événements sociaux, ces savoirs leur permettent de s'approvisionner en poisson grâce à une importante diversité de techniques de pêche. Ces savoirs et ces pratiques individuelles et collectives sont transmis et sont donc connus de chaque membre de la société wayana : les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, les enfants, qui très tôt observent leurs parents à l'œuvre, pour un apprentissage quasi permanent.

Activité de subsistance par définition, la pêche procure aussi parfois un complément de revenu important. La pêche, les savoirs qui s'y rattachent, les contes et l'importante consommation de poisson chez les Wayana, et ce depuis le plus jeune âge (apparition du poisson dans l'alimentation chez les bébés au cours du sevrage), montrent que l'attachement à cette ressource n'est pas uniquement alimentaire, mais aussi symbolique et culturel. Les produits de la pêche complètent saisonnièrement ceux de la chasse et de la collecte, parfois ciblés sur une espèce ou parfois de manière totalement opportuniste.

La pêche se pratique aussi bien en saison sèche que pluvieuse, mais c'est lors de la saison sèche qu'elle bat son plein. En effet, l'étiage



© IRD/M. Jégu-H. Pagezy

**Battage des lianes « hali hali »,
préparation de la pêche
à la nivrée chez les
Amérindiens Wayana.**

des cours d'eau contribue à la formation de biefs ou de criques où le poisson se concentre puis se retrouve piégé. En saison sèche, les pratiques et les lieux de pêche sont nombreux et diversifiés. Les filets tramails ou simples sont couramment utilisés et permettent de capturer un grand nombre d'espèces, mais surtout les poissons de la famille des Serrasalmineae (famille des célèbres *kumaru*, herbivores très appréciés, et des piranhas). La pêche à l'épervier, d'introduction plus récente et très productive, notamment dans les sauts, est peu pratiquée. La pêche à la ligne est développée, mais ce sont surtout les femmes et les enfants qui s'y adonnent depuis les berges de rivières à proximité des villages et des champs, ou dans les pirogues. L'appât utilisé change selon les espèces qui sont visées (poissons, manioc ou feuilles). Des lignes de fond utilisées avec des appâts peuvent permettre de capturer de gros sujets carnivores tels que les torches ou les *aimaras*. D'autres outils tels que les flèches, les harpons, les tridents ou les foënes sont employés pour harponner le poisson depuis la pirogue ou à proximité des rochers, de jour comme de nuit. Le masque de plongée, devenu incontournable notamment chez les jeunes, peut être utilisé pour faciliter les captures avec ou sans fusil harpon. Les célèbres pêches à la nivrée se pratiquent lorsque l'étiage est au plus bas ; cela correspond de plus à la période de soudure. Cette période difficile motive cette pratique, qui reste en partie conditionnée par le repérage d'une grande quantité de liane-poison, plante utilisée pour intoxiquer les poissons. Ces parties de pêche collectives s'expliquent également par la nécessité de raviver la cohésion sociale, mais aussi parfois par un besoin financier. L'organisation d'une pêche à la nivrée ainsi que la pêche elle-même demandent du temps, beaucoup d'investissement et une large participation des membres de plusieurs villages. Ceux qui participent à la pêche doivent être dégagés de leurs obligations agricoles. Le type de pêche à la nivrée (nivrées de boue, nivrées de forêt, nivrées de criques, nivrées en eaux vives) varie selon les lieux (grands rapides, trous d'eau, biefs, marécages, sauts), le nombre de personnes impliquées (facteur humain) et la quantité de lianes collectées. Dans chacun des cas, les espèces cibles et leur abondance



IRD/O. Barrière

**Pêche à la nivrée
près du village
d'Antecume Pata,
en pays Wayana.**

dans les captures peuvent varier. Le principe de la nivrée est simple, il consiste à répandre un poison ichtyotoxique (la roténone), issu du broyage d'une liane du genre *Lonchocarpus*, et de l'épandre par lessivage dans une petite quantité d'eau au bord du rivage. Ce n'est que par le jeu des courants et des tourbillons du lit de la rivière que le poison se répand dans la zone visée.

À titre d'exemple, une grande nivrée villageoise de proximité (moins de 4 km) compte de 9 à 23 participants, de 3 à 6 pirogues, avec 10 à 50 kg de lianes, pour 10 à 20 kg de poissons pêchés. Une grande nivrée commerciale (qui dure 6-7 jours) regroupe près de 170 participants, 24 pirogues, avec 850 kg de lianes, pour près de 1 tonne de poissons pêchés, sur une distance parcourue au cours de 3 jours de pirogue. Ces grandes pêches à la nivrée sont exceptionnelles, et le nombre important de gros individus pêchés montre que la ressource a pu se régénérer depuis la dernière nivrée. Ce laps de temps est bien connu des Wayana, qui savent que les ressources ne se renouvellent pas instantanément.

La pêche en saison des pluies, souvent associée à des parties de chasse, est assez différente. Le contexte écologique et, de fait, le référentiel technique changent. Le débit du fleuve ayant décuplé, la pêche est pratiquée à l'aide de filets maillants ou tramails – posés le soir et relevés le matin –, d'éperviers, de nasses de fond. C'est surtout la pêche à la ligne avec des appâts très diversifiés qui est la plus efficace dans ce contexte.

Cette grande diversité des pratiques montre que les Amérindiens Wayana ont une connaissance fine du milieu dans lequel ils évoluent. Ils connaissent l'effet des contraintes écologiques et saisonnières sur la répartition, la diversité, le comportement et la reproduction des poissons, ce qui leur permet de « viser juste » tant d'un point de vue technique que géographique. Ainsi, ils prélèvent de manière raisonnée une alimentation diversifiée et complémentaire des autres activités de subsistance.

Habiter la forêt tropicale au XXI^e siècle

IRD Éditions

INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Collection Référence

Marseille, 2019

Coordination et préparation éditoriale

Corinne Lavagne

Mise en page

Aline Lugand – Gris Souris

Correction

Marie-Laure Portal

Maquette de couverture

Michelle Saint-Léger

Maquette intérieure

Catherine Guedj

Photos de couverture

1^{re} de couverture :

© IRD/G. Michon – Enfants en forêt (Indonésie)

4^e de couverture (de haut en bas) :

© IRD/G. Michon – Forêt tropicale humide (Western Ghats, Inde)

© IRD/S. Carrière – Collecte de fougères (Madagascar)

© IRD/E. Stoll – Habitat traditionnel en Amazonie brésilienne

© IRD/G. Michon – Déforestation à Bornéo (Indonésie)

© IRD/P. de Robert – Cueillette de baies d'acai (Brésil)

La loi du 1^{er} juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD, 2019

ISBN IRD : 978-2-7099-2455-9